

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

A la vue de M. de Miniac soutenu par Jocelyne, un cri d'épouvante s'échappa des lèvres de la jeune femme. A quel degré de misère la captivité avait réduit cet homme, ce savant dont elle attendait le salut d'Orphy.

Des haillons couvraient ses membres, sa barbe descendait toute blanche sur sa poitrine osseuse; les yeux à demi éteints retirés au fond des orbites, les rides creusées sur les joues racontaient les douleurs subies.

Le Pacha détourna la tête.

—Ta fille m'a répondu de ta science, il dépend de toi de conquérir ta liberté, des honneurs, une fortune... regarde cet enfant.

—J'y vois à peine, répondit le captif; du fond des cachots je croyais ma vue complètement perdue... pourtant je garde le sentiment de la lumière... décris-moi les symptômes de son mal.

Le docteur écouta attentivement, puis il ajouta :

—Il a été empoisonné.

—Est-il des contre-poisons contre ce qu'il a pris ?

—Il en existe dans mon pays, ici, je l'ignore.

—Mon enfant! cria Léïla, rendez-moi mon enfant !

Le docteur demanda un interprète, lui dicta une ordonnance; en moins d'une heure la ville fut fouillée, et le médecin put tenter de calmer les souffrances du pauvre petit. Il le prit dans ses bras doucement, l'y garda, le soignant avec des tendresses d'aïeul, oubliant et le Pacha et la mère, rendu subitement au devoir professionnel et retrouvant la sûreté de son diagnostic et la lucidité de sa pensée.

Deux heures plus tard, l'enfant soulagé tendait ses bras vers Léïla et retrouvait son sourire.

Dans un angle de la salle Jocelyne priait en pleurant.

Le Pacha enleva la pelisse somptueuse qui lui couvrait les épaules et en enveloppa le prisonnier, puis s'adressant à Jocelyne :

—Des ordres vont être donnés pour que ton père soit l'objet des plus grands soins. Quand tu le reverras, tu auras peine à le reconnaître, sois sans inquiétude, jeune fille, Hassan tient toujours la parole donnée.

L'interprète traduisit à Robert de Miniac les paroles du Pacha, et celui-ci quittant le harem fut conduit aux bains du palais.

On le laissa une heure dans l'eau parfumée qui procurait le délassement à ses membres, puis un esclave le massa doucement, le frotta d'huiles aromatiques, enfin il lui présenta des habits somptueux envoyés par le Sultan. Le premier mouvement du docteur de Miniac fut de les repousser. Mais pouvait-il reprendre ses haillons? Sa fille ne lui avait-elle point donné l'exemple des soumissions? N'était-ce point à la prudence de sa conduite qu'il devait aujourd'hui son salut? Quel que fût donc le sentiment de répulsion dont son âme fut atteinte, il revêtit le costume présenté par un esclave, puis, s'appuyant sur le bras du noir, les paupières mi-closées afin d'abriter ses prunelles contre les rayons d'un jour trop vif, il regagna l'appartement dans lequel le Pacha et Léïla l'attendaient. L'enfant dormait toujours. Sa mère inclinée vers lui surveillait ce repos inespéré, et souriait en voyant que le visage d'Orphy avait retrouvé sa sérénité et sa grâce. Les traces laissées par la douleur se voyaient encore dans la pâleur des joues, la ligne estompée soulignant les paupières, mais il ne pleurait plus.

Si fier et si dur que fût le Pacha, il éprouvait en ce moment un sentiment de reconnaissance sincère pour le docteur. Par son ordre on apporta pour Jocelyne des bijoux dont Léïla aurait pu se montrer jalouse. La jeune fille ne les refusa pas, et songea que leur prix servirait à la consolation et au rachat d'autres prisonniers.

Baba-Hassan se retira vers le soir, emmenant avec lui Robert de Miniac.

Jocelyne et son père croyaient que leur séjour au palais n'aurait plus que la durée de la convalescence de l'enfant. Elle la hâtait de ses soins et de ses vœux, avide d'avoir seul, bien à elle, le père qu'elle venait d'arracher à la torture et à la mort.

Huit jours plus tard les soins de Robert de Miniac cessèrent d'être utiles à Orphy.

Jocelyne, que l'habitation du harem durant la

maladie de l'enfant rendait moins timide à l'égard du Pacha d'Alger, voyant Orphy jouer et rire dans les bras de son père, se jeta aux genoux de Mahomed.

—Que Ta Hautesse tienne maintenant sa parole, dit-elle, suivant sa promesse mon père t'a rendu l'enfant de Léïla, permets-nous de te quitter pénétrés de reconnaissance pour tes bienfaits et reçois notre serment de rester toujours prêts à te servir.

—Me quitter! s'écria Baba-Hassan! Quoi! ton père abandonnerait Orphy.

—N'est-il pas sauvé ?

—Le crime d'hier peut devenir le crime de demain. Chacune des femmes peuplant le harem haït Léïla et mon fils.

—Mon Dieu! s'écria Jocelyne, reviendrais-tu sur une promesse solennelle? Aurais-tu trompé mon espérance filiale? Mon père n'est-il pas libre?

—Porte-t-il des fers? demanda le Pacha. Mes esclaves sont à ses ordres, il porte une pelisse d'honneur. Il trouvera ici un appartement luxueux; et je te permettrai de vivre près de lui... Que peux-tu demander davantage?

—La liberté! fit-elle, ce que nous offre Votre Hautesse est une captivité déguisée.

—J'ai besoin de ton père, répliqua le Pacha, il ne me quittera pas. Pour toute autre chose tu me trouveras disposé à satisfaire tes souhaits.

En vain Robert de Miniac et Jocelyne insistèrent-ils, pris de terreur à la pensée d'irriter ce maître ombrageux dont les colères tombaient comme la foudre. Tous deux durent se résigner et courber la tête.

Jocelyne versa des larmes dans les bras de Léïla; mais celle-ci, bien qu'elle redoutât que le manque de parole du Sultan portât malheur à son fils, ne put se défendre d'éprouver une joie profonde à la pensée que la jeune chrétienne ne la quitterait plus.

—Tu n'as plus de mère, disait-elle en la couvrant de caresses, ton père ne te quittera pas, et ton fiancé est dans ce palais dont avant ce jour j'ignorais en partie les mystères cruels... Patiente! Tu rachèteras la vie de celui que tu aimes, comme tu as sauvé celle du savant vieillard.

Léïla avec son cœur de femme avait trouvé l'unique raison qui put adoucir la déception de Jocelyne: son dévouement pouvait servir Pierre de la Barbinais.

Les mois, les années se succédèrent, passant avec lenteur sur la demi-captivité de Robert de Miniac; mais quelles que fussent les supplications de Jocelyne et celles de Léïla, le corsaire de Saint-Malo resta plongé dans les horreurs de son cachot.

La seule concession qui fut faite à l'amitié de Robert de Miniac comme à l'amour de Jocelyne, fut qu'ils obtinrent tous deux l'autorisation de descendre chaque mois au fond de cet enfer. La jeune fille distribuait ses aumônes, prodiguait à tous des paroles d'espérance, mais quand elle s'approchait de Pierre, elle ne trouvait plus que des larmes.

Certes elle l'aimait bien à l'heure où sa mère les fiança... Elle le chérissait avec une admirable constance lorsqu'elle repoussait la tendresse héroïque d'Abdallah... Mais à cette heure la passion qu'elle ressentait pour lui devenait héroïque et sublime. Elle le considérait comme un martyr. Durant leurs trop courtes entrevues elle cherchait avec lui quelles raisons lui restaient d'espérer.

Pierre secouait alors la tête.

—La guerre, répondit-il, une guerre terrible qui nous verrait victorieux peut seule me délivrer désormais... Qu'Alger soit pris et les cachots rendront leurs victimes! Oh! la guerre! Une guerre qui me mettrait de nouveau en face de ces misérables, la haine au cœur et l'épée à la main... Est-ce que Louis XIV oublie? Colbert ne se souvient-il plus ?

Puis l'attendrissement le prenait; tous deux confondaient leurs larmes et ils se quittaient, songeant déjà à l'heure qui les rapprocherait.

Jocelyne usait sa vie dans cette douleur. Elle s'efforçait cependant d'en triompher par tendresse pour son père, mais il lui semblait souvent que si la Providence n'intervenait pas pour les sauver tous, elle succomberait à la tâche entreprise, et qu'on lui creuserait une tombe sur cette terre africaine dévorée par un ardent soleil, balayée par le Simoun, cette terre des mirages d'où elle s'était dit qu'elle ramènerait Pierre, et qui cacherait son tombeau.

XXI

RENAUD LE BOMBARDIER

Colbert travaillait dans son cabinet; sur son bureau s'étaient étalées des cartes d'Afrique, près de lui une gigantesque mappemonde qu'il consultait souvent du regard, prouvait qu'en ce moment il s'occupait d'une question grave, et songeait à ces côtes barbaresques, nid de corsaires d'où partaient les forbans semant dans toutes les mers l'épouvante et la ruine. Colbert connaissait à ce sujet la pensée de Louis XIV; il savait qu'une action décisive devenait indispensable; cependant avant de le conseiller il s'entourait de documents nombreux, cherchant des leçons dans l'histoire, effrayé à la pensée de la guerre, et convaincu que l'honneur de la France l'exigeait.

Le dévouement du ministre à son roi était sans bornes; et cependant il devait à son égard user de précautions. L'héritage recueilli par Colbert devenait d'autant plus lourd qu'un grand nombre de courtisans restés fidèles au souvenir de Fouquet, se tenaient prêts à relever en les grossissant les moindres fautes du ministre. La disgrâce faisait à Fouquet une auréole. Les Nymphes de Vaux le pieuraient; La Fontaine osait le regretter dans ses vers. Ses amis soulevaient des difficultés nuisantes à la nouvelle administration, et Colbert redoublait de zèle et de prudence afin de ne compromettre ni son nom ni sa popularité.

Dévoré par la passion du travail, il s'absorbait le jour et une partie des nuits dans la rédaction de mémoires embrassant tour à tour l'administration, les finances, l'armée, la marine.

Rien n'échappait à sa sollicitude, et sa vaste intelligence suffisait à ce prodigieux labeur.

Ce matin-là, très absorbé, il avait donné des ordres précis, afin de n'être pas dérangé, et comptait travailler sans interruption jusqu'à l'heure du conseil.

Pourtant au moment où il cherchait le moyen de réparer les anciens désastres subis par les Français sur les côtes africaines, sa porte fut en quelque sorte forcée, et M. d'Aunoy pénétra dans le cabinet du ministre. Une telle colère l'agitait qu'il resta une seconde avant de pouvoir expliquer le motif de sa visite inattendue. Colbert l'aimait beaucoup, et pourtant il ne lui permettait guère d'empiéter sur les heures destinées au travail.

Néanmoins le ministre posa la plume, tendit la main à M. d'Aunoy et lui demanda :

—Qui peut t'agiter de la sorte, bon Dieu? As-tu perdu au jeu? Cela t'arrive quelquefois, et dans ces cas-là, tu le sais, ma bourse reste à ta disposition...

—J'ai gagné à l'ombre dix mille pistoles.

—Alors tu t'es pris de querelle avec un gentilhomme, une rencontre est arrangée, et... tant pis! d'Aunoy, le roi n'aime point les duels, il trouve qu'il est de meilleurs moyens de venger son honneur que d'avoir recours à un coup d'épée.

—Certes! répondit d'Aunoy; ce serait faire trop d'honneur à certains gens que de se mesurer avec eux... Des valets suffisent pour les bâtonner, d'abord, comme on fait des chiens hargneux; ensuite le ministre de la police les enferme à la Bastille, et ce n'est pas trop payer la lâcheté dont ils ont donné des preuves.

—Voyons, reprit Colbert en serrant les mains de M. d'Aunoy, tu as à te plaindre de quelqu'un?

—C'est une haine à mort, sans merci.

—Cette haine a une cause?

—Oui, répondit d'Aunoy.

Confesse-toi, de quoi s'agit-il.

—De ce coquin d'Hesnaut!

Colbert secoua la tête.

—Le mot est dur, et peut-être injuste. De ce que Hesnaut se déclare hautement mon ennemi, il ne s'ensuit pas qu'il soit un coquin... En somme, son plus grand vice à tes yeux est sa rancune contre moi. Je suis presque tenté d'admirer Hesnaut, au contraire. Quoi! cet homme a le courage de m'attaquer, moi, un ministre qu'honore la faveur de Louis XIV. Et il ne m'attaque pas en raison de ma personnalité, qui dans toute autre circonstance sans doute, lui fut restée complètement indifférente, il le fait par fidélité à la mémoire d'un banni, de Fouquet, dont selon lui j'ai hâté la disgrâce... qui t'affirme, d'Aunoy, que si la faveur du roi Louis m'abandonne jamais, je trouverai un Hesnaut assez courageux pour me venger?